

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Louis GENTINA

Dante Alighieri (Suite)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1921, tome 20, p. 76-80

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

DANTE ALIGHIERI

(Suite)

Cette introspection psychologique, il l'utilise sur les autres ; son œil les fouille, les perce, les vrille, cherchant les intentions secrètes, sondant les reins et les cœurs, démantibulant le mécanisme intime de la pensée, de la souffrance, de la joie, du mal et du bien, et ne s'arrête enfin que lorsque le cœur humain est là, devant lui, pantelant, brisé, mis à nu, sanglant, fouillé, renversé,

démonté, avec ses laideurs et ses beautés, ses haines et ses amours, sa force et sa faiblesse, ses désirs infinis et son impuissance continuelle, dans un étalement, une profusion d'images claires, de personnages symboliques qui agissent, crient, pleurent, aiment, haïssent et meurent, un grouillement d'êtres souffrants ou heureux, dont la vie s'écoule au milieu d'un décor infernal ou paradisiaque. Telle est la vision dantesque. Cependant, rien de vague, rien d'imprécis dans ce fourmillement synthétique ; au contraire, une maîtrise dans la passion, une volonté dans l'excitation poétique, un calme dans le fréuissement qui font de Dante non pas un exalté ni un précurseur du romantisme, mais le sublime, le divin poète de la raison libre et du monde intérieur. Son mouvement est celui de la vie ; celui des romantiques est la frénésie du désir sensuel.

Naturellement, son style épouse son rythme. Dante a formé une langue, comparable avant lui au premier balbutiement de l'enfant. Cette langue, infiniment riche, dont la variété de tons va des « roses » tendres chers à Fra Angelico, aux terribles rougeoiements de Rubens, Dante l'avait trouvée pauvre et grise. Son génie l'a tamisée, l'a forgée comme on trempe une épée, comme on fond une cloche. Il lui a communiqué son feu intérieur, et de ce creuset, elle est sortie vibrante et douce, sonore et colorée, avec des prolongements d'une musique qui nous ravit.

Pour caractériser la place prise par Dante dans l'histoire littéraire, je ne trouve rien de mieux que ces lignes de Charles Maurras, auxquelles je souscris entièrement : « La position que Dante occupe tient le milieu entre notre art classique, indifférent à tout ce qui n'est pas de la perfection éternelle, patrimoine du genre humain, et l'art des siècles successifs et des nationalités séparées, qui recueille et qui transmet ce qu'il nomma « *il grido* », « le cri », l'attention, et l'entraînement d'un enthousiasme qui passe. » (1)

(1) Charles Maurras : *La leçon de Dante*, Paris, Nouvelle librairie Nationale, préface à une traduction nouvelle de *l'Enfer*, par Mme Espinasse-Montgenet, « qui est la plus belle de France ».

La Littérature Dantesque Rectifications et précisions

Un tel génie était voué aux controverses. Comme le remarque un maître que j'aime et que je viens de citer, Ch. Maurras, la mort même ne lui apporta pas cette paix si ardemment cherchée pendant toute sa vie. Depuis le quatorzième siècle, que de commentaires! Il serait curieux d'en faire l'histoire. Je viens d'en lire un grand nombre, et l'impression qui se dégage d'un tel amas d'amplifications et de déformations est l'esprit particulier à chaque époque plutôt qu'une explication de Dante.

Le 14^e et le 15^e siècles produisent des gloses, naïves, où la biographie, la linguistique, et la capricieuse interprétation des allégories s'entremettent au hasard. En 1373, quelques années après la mort de l'exilé, Florence décrétait l'institution d'une chaire populaire pour la vulgarisation de la *Divine Comédie*, et le 3 octobre de la même année, dans l'église San Stefano, Boccace ouvrait son cours. Bientôt, la *Divine Comédie* fut connue de l'Italie entière, et l'Europe commença d'en parler. Au concile de Constance, en 1414, deux évêques anglais demandèrent à Jean Serravalle, évêque et prince de Fermo, de leur donner une traduction latine de la *Divine Comédie*, avec des explications et des notes.

Avec la seconde moitié du 15^e siècle, nouvelle floraison de gloire. La Renaissance essaya de s'incarner, de se synthétiser en Dante. Jusqu'à un certain point, elle l'a bien compris, mais dans ce sens spécial où l'on distingue l'humanisme chrétien de l'humanisme païen. Le premier régénérait les forces et les énergies de l'homme en lui montrant sa faiblesse et ses origines ; le second exaltait son impérissable orgueil en lui suggérant « de porter *humainement* remède au mal universel *humain* » (Charles Péguy). C'est aussi la période de Machiavel, Michel-Ange, Galilée, qui, chacun selon leur propre tempérament, aimèrent et commentèrent l'Alighieri.

Au 16^e siècle, on se demanda puérilement s'il était inférieur ou supérieur à Homère. Au 17^e, on ne s'attacha plus qu'aux menus détails de la *Divine Comédie*, sans soupçonner la grandeur de l'ensemble. Le 18^e s'ouvrit

par une attaque de trois Jésuites ; l'un accusait Dante d'être hérétique ; les deux autres lui refusaient tout espèce de talent.

Aussitôt, une réaction se fit, qui nous donna, entre autres la belle édition de Zatta (Venise 1757). Enfin, le 19^e siècle apporta un sentiment d'équité, de compréhension et même d'enthousiasme, jusqu'alors inconnu, (cf., tes travaux de Cesare Balbo, Scartazzini), et le centenaire que nous nous apprêtons à fêter, sera une grandiose manifestation de l'intelligence qui nous porte vers Dante Alighieri.

En France, le 17^e siècle l'a ignoré; le 18^e s'en est moqué par la bouche de Voltaire, d'une façon stupide. Au 19^e, même mouvement de faveur qu'en Italie : Fauriel, Villemain, Ampère, Ozanam lui consacrent de belles pages, souvent romantiques, de même que Rivarol, Chateaubriand, Lamennais. Le 20^e, ou les 20 premières années de ce siècle, ont produit des études pénétrantes et pieuses.

Il suffit de rappeler des maîtres qui vivent encore : Pierre de Nolhac, Paul Bourget, Anatole France, Maurice Barrès, Camille Bellaigue, Charles Maurras, etc. Maurice Denis a brillamment illustré la *Vita Nuova*.

En Angleterre, Thomas Carlyle a placé le Florentin dans son petit groupe de héros qui synthétisent pour lui l'histoire du monde. L'Allemagne avec ses docteurs à lunettes d'or et ses montagnes de notes d'érudition, s'est le plus souvent lourdement trompée sur l'œuvre et la figure de Dante. Il convient de relever une erreur, la plus énorme, celle qui fait de Dante un romantique éternel, éternellement malheureux. C'est le Dr Witte qui a échafaudé la théorie. A vrai dire, je le loue de son culte pour notre poète, mais la plus petite lueur de compréhension serait mieux de mon goût. D'après lui, il existerait un lien étroit entre la *Vita Nuova*, le *Convito* et la *Divina Commedia* ; ces trois ouvrages formeraient les parties diverses d'un seul poème dans lequel Dante aurait décrit les trois grandes phases de sa propre vie et de celle de l'humanité : le récit de la foi naïve, d'abord, puis de l'apostasie et du doute, et enfin du retour à la foi, retour plein d'épreuve et de pénitence. La *Vita Nuova* représenterait la première époque du poète, d'une croyance

pure et irraisonnée, pleine d'amour et d'insouciance, à l'abri de l'examen et de la réflexion, et qui prit fin avec la mort de Béatrice. A partir de ce moment, toujours selon M. Witte, Dante se laissa submerger par le découragement ; sa confiance en la bonté miséricordieuse de Dieu fut ébranlée et il ne trouva plus de consolation que dans la science et le savoir humain. Le *Convito* marquerait cette seconde phase dans le développement moral et intellectuel de Dante. Mais, en fin de compte, la sagesse humaine n'est qu'humaine, et elle nous berce quelque temps de ses vaines rêveries, puis nous abandonne à son tour à l'incertitude. C'est alors que l'homme, désabusé, désenchanté, ayant tout pesé, tout goûté, revient à la foi, parce qu'il lui faut un appui sur lequel repose sa faiblesse, une illusion à laquelle il doit croire, jusqu'au terme de sa triste existence. On appelle cela « l'histoire psychique de Dante ».

Ce serait assez amusant, s'il s'agissait de n'importe qui, mais on ne peut vraiment allier plus de pédanterie à plus d'aveuglement. Nous présenter Dante comme le Faust ou le Manfred du Moyen-Age ; un Faust, il est vrai, réconcilié, un Manfred finalement repenté, mais toujours « un de ces démons du doute » (Goethe) que le romantisme semblait seul avoir eu le privilège de créer. Car, croire d'abord d'une croyance simple et pure, et se ressouvenir toujours avec des larmes aux yeux — comme Faust au son des cloches de son église — de la douce foi de l'enfance, puis, comme Faust encore, se jeter dans la science, vouloir saisir l'essence de la création, approfondir les lois de l'univers et de la société humaine, reconnaître ensuite, comme Faust toujours, qu'on ne sait rien, que le savoir ne mène ni à la vérité ni au bonheur, se dire comme Manfred que « l'arbre de la science n'est pas celui de la vie » ; enfin, meurtri, épuisé, et doutant même du doute, se rejeter dans la foi ancienne, qui donne un dogme au lieu d'un problème, n'est-ce pas là une histoire romantique, tout à fait dans la façon et la mentalité de 1830 ?

(La fin prochainement)

Louis GENTINA.